

Écrit et cultures dans l'Europe moderne

M. Roger CHARTIER, professeur

ENSEIGNEMENT

Cours : Histoires textuelles connectées. Géographie des œuvres, géographie des livres. Études de cas

En portant l'attention sur les migrations d'un même texte entre différentes éditions ou différentes langues, le cours s'est efforcé de lier la mobilité de la signification des œuvres aux modalités de leur réception et de comprendre les pratiques d'écriture comme des appropriations de matériaux textuels ou iconographiques déjà là. De ces histoires textuelles connectées, les œuvres de Las Casas, Gracián et Montaigne, ou du moins un chapitre des *Essais*, ont été des exemples paradigmatiques^a.

« Des Cannibales ». Ennemis et voisins

La première de ces études de cas a été consacrée à un texte déjà commenté maintes fois (entre autres par Michel de Certeau, Carlo Ginzburg, Frank Lestringant et François Hartog) : le chapitre XXX des *Essais* de Montaigne, « Des Cannibales ». Le propos de ce retour était double : situer la composition de cet essai (présent dès l'édition de 1580 comme chapitre XXXI et augmenté dans celle de 1588 puis dans l'exemplaire de Bordeaux) dans les pratiques d'écriture et d'édition, à la fois singulières et partagées, de Montaigne ; suivre le cheminement des descriptions et images du cannibalisme indien dans les livres possiblement lus et connus par Montaigne.

Une première analyse a établi la date de rédaction du chapitre et les raisons de ses accroissements successifs. Sans doute composé à partir de 1578, alors que

a. Les enregistrements des cours sont disponibles en audio et en vidéo sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/roger-chartier/course-2012-2013.htm> [Ndlr].

Montaigne a fait l'achat du papier nécessaire à l'édition, l'essai a été une première fois augmenté du fait de l'impossibilité d'imprimer dans les *Essais* de 1580 le discours sur la servitude volontaire de la Boétie, condamné par le parlement de Bordeaux le 7 mai 1579. Les additions apportées à l'essai dans l'édition de 1588 (nouveaux exemples, nouvelles citations latines, nouvelles observations géographiques) participent, elles, de la nécessité d'accroître le livre d'un tiers pour que puisse être renouvelé son privilège. Comme l'a montré George Hoffmann, l'interprétation des *Essais* ne peut ni ne doit séparer le mouvement de l'écriture, les pratiques éditoriales et les règlements de la Librairie.

Dans un second temps, un commentaire suivi de l'essai a insisté sur les rapports de Montaigne aux livres qu'il a lus. Certaines de ces lectures nourrissent des citations explicites comme les exemples tirés de Plutarque qui ouvrent l'essai et opposent les erreurs ou préjugés de la « voix commune » à la « voie de la raison » fondée sur le témoignage. Dans d'autres moments, la lecture se transforme en longue paraphrase, sans mention du livre quasi littéralement recopié. Il en va ainsi de la réfutation de l'identification du « pays infini » nouvellement découvert avec l'Atlantide de Platon ou l'île des Carthaginois du Pseudo Aristote. Montaigne reprend entièrement cette argumentation, mais sans le dire, du livre de Girolamo Benzoni, *Histoire nouvelle du nouveau monde*, publié en italien à Venise en 1565 et traduit en français par le réformé Urbain Chauveton en 1579.

L'hypothèse d'autres lectures a guidé l'étude de la description fameuse de la « nation », d'ailleurs jamais nommée, ni comme indienne ou tupinamba ou même cannibale (le mot n'apparaît que dans le titre de l'essai, qui peuplait la « France antarctique ». Les différentes matrices qui portent la description des « sauvages » qui habitaient la colonie française installée par Villegagnon dans la baie de Rio de Janeiro entre 1555 et 1560 ont été bien reconnues. D'abord, la figure du monde à l'envers, qui tient les « barbares » pour des êtres gouvernés par les lois naturelles et « nous », les civilisés, pour les véritables barbares, soumis à des lois abâtardies. Ensuite, le mythe de « l'âge doré », qui situe dans les nations sauvages la vie idéale menée sous Kronos telle que l'a imaginée Platon. Enfin, les dires des témoins rencontrés par Montaigne, marchands et marins, qui lui ont décrit les coutumes, les occupations et les croyances des peuples d'Amérique. Montaigne a, de plus, une expérience directe de ce monde lointain. Il en possède certains objets (des lits de corde, des bracelets de bois, des « grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soutiennent la cadence de leur danse »), et il en a goûté les saveurs : « Au lieu du pain, ils mangent d'une certaine matière blanche, comme du coriandre confit. J'en ai tâté, il a le goût doux et un peu fade » (nous citons le texte de l'essai dans son édition de 1580). Mais Montaigne a-t-il été aussi inspiré par les livres ?

Le récit qui décrit les pratiques cannibales est rapide et elliptique : « Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui est le maître fait une grande assemblée de ses connaissances. Il attache un cordon à l'un des bras du prisonnier, et donne au plus fidèle de ses amis l'autre bras à tenir de même, et eux deux en présence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'épée. Après cela ils le rôtissent et en mangent en commun, et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. » S'il est peu probable que Montaigne connaissait la première description de ce cannibalisme guerrier due à Hans Staden puisque le livre de celui-ci, paru en allemand en 1557, n'a été traduit en latin qu'en 1592, il est sûr qu'il avait lu les deux livres d'André Thévet, *Les Singularités de la France antarctique*, publié en 1557, et la *Cosmographie*

universelle, paru en 1575. Tout en raillant ces « cosmographes » qui « pour avoir vu la Palestine, veulent avoir ce privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde », Montaigne suit de très près les récits de Thévet, tant le chapitre XL de l'ouvrage de 1557, « Comme ces barbares font mourir leurs ennemis qu'ils ont pris en guerre, et les mangent », que le chapitre XV de celui de 1575 : « Moyen tenu à massacrer ceux qu'ils prennent en guerre, et quelle prison ils leur donnent. » Les séquences des récits sont les mêmes et les mots sont souvent identiques. Les deux bois gravés qui illustrent les deux ouvrages de Thévet, intitulés en 1575 « Le prisonnier est tué en la place publique » et « Comme les Sauvages rôttissent leurs ennemis », sont aussi les supports figurés des deux temps essentiels retenus par Montaigne : le prisonnier encordé et assommé, le prisonnier démembré et rôti sur un gril (et non pas cuit à la broche comme le montraient souvent les motifs placés sur les cartes géographiques de la mi-XVI^e siècle).

Montaigne a-t-il lu un autre livre, l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry, publié en 1578 à Genève sous une fausse adresse de La Rochelle ? La chose est possible. Avec Léry, il partage la préférence donnée aux témoignages de ceux qui ont séjourné longuement dans la France antarctique et le mépris pour les prétentions universelles et les inventions absurdes des cosmographes. Surtout, il a pu lire chez Léry le renversement entre les violences de par-delà et celles rencontrées « par deçà parmi nous ». Dans son chapitre XV, intitulé « Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger » et où il donne des exemples des « choses tant horribles exercées journellement entre ces nations barbares de la terre du Brésil », Jean Léry introduit par un « néanmoins » une comparaison avec les violences qui ont marqué les guerres entre les religions d'Occident, tant les cruautés de la Saint-Barthélémy en 1572 à Paris, quand furent mangés par leurs meurtriers « les foies, cœurs et autres parties des corps de quelques-uns », que le massacre à Auxerre en 1569 d'un protestant nommé Cœur de Roi dont le cœur fut découpé, grillé et mangé. De là, sa conclusion : « Par quoi, qu'on abhorre plus tant désormais la cruauté des sauvages Anthropophages, c'est-à-dire mangeurs d'hommes, car puisqu'il y en a de tels, voire d'autant plus détestables et pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a été vu, ne se ruent que sur les nations lesquelles leur sont ennemies, et ceux-ci se sont plongés au sang de leurs parents, voisins et compatriotes ».

De même, chez Montaigne, les véritables barbares ne sont pas les sauvages de la France antarctique, dont la bravoure, le langage et les chants guerriers ou amoureux sont parents de ceux des Anciens, mais bien ses contemporains : « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux : comme nous l'avons, non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est sous prétexte de piété et de religion, que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé ».

La destruction des Indes. Les tyrannies des Espagnols

Le cours a été ensuite consacré à la *Brevísima Relación de la Destrucción de las Indias* de Bartolomé Las Casas – une étude rendue possible par la très riche collection d'éditions de l'œuvre conservée à la bibliothèque de l'université de Pennsylvanie. Avec ce second texte, il s'agissait non seulement de rendre hommage

aux études que Marcel Bataillon lui avait consacrées au Collège de France, mais aussi d'examiner comment les traductions rendent possibles de multiples appropriations et interprétations d'un « même » texte. Le premier de ses contextes historiques est celui de sa publication en 1552 à Séville. Le livre paraît avec les armoiries de l'empereur Charles Quint sur la page de titre et les premières lettres de sa devise, « *Plus Oultre* », mais sans approbations ni privilège comme il était d'usage, soit que le prince Philippe alors en charge des Indes ait accordé une protection implicite au texte, soit que Las Casas, dans l'urgence, se soit dispensé des procédures habituelles de la censure. En 1552, Las Casas n'a pas renoncé à son projet d'une colonisation pacifique et religieuse de l'Amérique espagnole. De là, la publication de neuf traités qui, pour les uns, doivent guider la pastorale des frères dominicains en partance pour le Chiapas et, pour les autres, répéter une fois encore les admonestations de Las Casas contre les cruautés des conquistadors qui détruisent des peuples paisibles et prêts à la conversion en même temps qu'elles privent le souverain espagnol des richesses de son empire.

Le texte de la *Brevísima Relación* a été rédigé par Las Casas en 1542 lors de l'un de ses voyages en Espagne destinés à convaincre l'Empereur de réformer l'administration de l'Amérique. Pour lui, devraient être abolies les trois institutions qu'il tient pour sources de tous les maux : l'*encomienda*, qui sous prétexte de la conversion des Indiens les livre à un maître qui les oblige au travail forcé dans les champs ou les mines, les *repartimientos*, qui distribuent les populations indiennes entre les *encomenderos* et brisent les communautés et les familles, et le *requerimiento*, cette fiction juridique qui suppose que les populations indiennes acceptent de bon gré la foi catholique et la souveraineté du roi castillan. Pour Las Casas, ces trois institutions et les cruautés commises par les conquistadors ont produit la mise en esclavage des Indiens, la dépopulation du Nouveau Monde, avec, dit le texte, la mort de douze ou quinze millions d'âmes, et la ruine de la monarchie, dépossédée de ses territoires et de son autorité.

En 1542, comme l'a magnifiquement montré Alain Milhou, la colonisation espagnole affrontait une double crise : une crise de conscience devant les atrocités des conquistadors qui privent leurs victimes du salut promis par la vraie foi et vouent leurs auteurs à un châtement éternel ; une crise de la légitimité de la souveraineté espagnole sur le Nouveau Monde. Celle-ci était fondée sur la doctrine de la transmission aux rois de Portugal et d'Espagne de la *potestas* universelle que le Pape avait reçue du Christ. Mais les théologiens de l'université de Salamanque lui ont opposé la philosophie thomiste du droit naturel qui reconnaît la souveraineté des princes indigènes et exige, en conséquence, que celle des conquérants soit fondée sur de « justes titres ».

Dix ans plus tard, lorsqu'il publie ses traités, Las Casas est un homme déçu. Son projet de colonisation missionnaire, commencé en 1537 au Guatemala sur la terre de la Vera Paz, a échoué. Dans son diocèse de Chiapas, où il est arrivé en 1544, le conflit permanent et violent qui l'a opposé aux colons et aux autorités locales l'a contraint d'abandonner sa charge six ans plus tard. En 1547, le souverain a annulé les *Leyes nuevas* proclamées cinq ans plus tôt, qu'il avait inspirées et qui avaient interdit tout nouveau *repartimiento*, supprimé quelques *encomiendas* et organisé leur progressive disparition. Finalement, sa controverse avec Sepúlveda à Valladolid en 1550 à propos de souveraineté légitime des princes indiens et de l'injustice de la réduction en esclavage d'êtres humains traités comme des animaux sans âme par les conquérants, est restée sans conclusion ni effet.

Toutefois, il ne désespère pas de convaincre l'empereur Charles et le prince Philippe qu'il est urgent de réformer ce qui doit l'être. Le temps presse. En 1552, la *Brevísima Relación* prend un sens prophétique et apocalyptique. En détruisant les Indiens par le travail forcé, les tributs excessifs et les massacres, en leur infligeant les plus terribles des supplices, les Espagnols ont gravement offensé Dieu. Sa colère fait que meurent par l'eau et le feu ceux qui en ont usé contre leurs victimes, brûlées ou noyées vives. Mais la vengeance du Tout-Puissant sera plus terrible encore. Les péchés des Espagnols sont aussi ceux de leurs princes, et tous sont menacés d'une éternelle damnation. La destruction des Indes annonce donc celle, proche, de l'Espagne elle-même. Le thème prophétique du châtement du royaume cruel et tyrannique, souvent manié par les milieux millénaristes et morisques, se trouve ainsi étroitement associé à la stigmatisation des horreurs de la conquête – et rendu disponible pour les adversaires du roi très catholique.

Avec les premières traductions protestantes du *tratado* (en 1578 en néerlandais, sous le titre *Seer cort verhael vande destructie van d'Indien*, en 1579 en français et en 1583 en anglais), sa signification est profondément transformée. En janvier 1579, les sept provinces calvinistes du nord des Pays-Bas, déjà entrées en rébellion, ont formé l'Union d'Utrecht pour défendre leur identité religieuse contre la tyrannie de leur souverain étranger – en l'occurrence le roi d'Espagne. Dès la page de titre de la traduction française du traité de Las Casas, due au protestant flamand Jacques de Migrode et intitulée *Tyrannies et cruautés des Espagnols perpétrées es Indes occidentales, qu'on dit le Nouveau Monde*, son propos est clairement annoncé : « Pour servir d'exemple et avertissement aux XVII provinces du Pays-Bas ». En rappelant les crimes commis par les Espagnols en Amérique, il s'agit de mettre en garde tous ceux qui seraient tentés de s'accorder avec eux. La destruction des Indes, qui préfigurait pour Las Casas celle de l'Espagne, devient sous la plume de Jacques de Migrode celle, possible, des Pays-Bas : « Voici une histoire vraie, et composée par l'un d'entre eux de cette nation même, qui leur apprendra, non pas ce qu'ils ont encore du tout exécuté aux Pays-Bas, mais si Dieu ne les avait empêchés, ce qu'ils eussent déjà mis à fin. »

Le texte anglais, paru sous titre de *The Spanish Colonie*, est en fait une traduction de la traduction française. Le traducteur anglais en reprend le titre dans son adresse au lecteur, « *Spanish cruelties and tyrannies, perpetrated in the West Indies, commonly termed The newe found worlde* » ainsi que l'intention : « *to serve as a President and warning to the XII [sic] Provinces of the owe Countries* [pour servir de précédent et avertissement au XII [XVII] provinces des Pays Bas] ». En français comme en anglais, « cruautés » est opposé à la morale naturelle et chrétienne qui requiert la poursuite du bien commun et « tyrannies » appartient au lexique politique et dénonce le despotisme des souverains orientaux qui ne respectent ni les biens ni la vie de leurs sujets. En français comme en anglais, la crédibilité du texte est exhibée par l'insistance mise sur l'« hispanité » de son auteur, espagnol, religieux et prélat, désigné, sur la page de titre de 1579 comme « l'Eveque Don Frere Bartelemy de Las Casas ou Casaus, Espagnol de l'ordre de S. Dominique ».

Les traductions protestantes délimitent un « corpus » des œuvres de Las Casas, fréquemment repris ensuite, en ajoutant à la *Brevísima relación* des extraits du traité intitulé *Octavo remedio* ou « Vingt raisons pour prouver la nécessité de soustraire les Indiens au régime de l'*encomienda*, du vasselage et de l'esclavage », le prologue du « Traité probatoire de l'empire souverain et du principat universel que les rois de Castille et de León ont sur les Indes » et d'une *Summa de la*

Disputatio entre Las Casas et Sepúlveda dans laquelle Las Casas mentionne la destruction de vingt millions d'âmes.

En 1598, une traduction latine du texte de Las Casas est publiée à Francfort. Intitulée *Narratio Reginum Indicarum per Hispanos quosdam devastatarum verissima*, elle est illustrée par une série de dix-sept gravures, dues à Théodore de Bry, qui donnent à voir les plus épouvantables des cruautés décrites dans le livre. Tourmentés, mutilés, tués, les Indiens de de Bry sont les figures modernes du martyr. Leur massacre rappelle celui des Innocents ; leurs supplices, ceux des saints et des saintes ; leurs souffrances, celles du Christ, flagellé, humilié, crucifié. La série des dix-sept planches paraît dans le contexte de la guerre des images que se livrent protestants et catholiques au temps des déchirements religieux. Elles répondent à une autre série, forte de vingt-neuf gravures, publiée en 1587 à Anvers (devenu un bastion catholique) par Richard Verstegan avec le titre de *Théâtre des cruautés des hérétiques de notre temps* et accompagnées d'un texte en latin dans la première édition, puis d'une traduction française l'année suivante. Dues à un catholique anglais en exil, mises sur le marché entre la décapitation de Marie Stuart et les préparatifs de l'*Invincible Armada* qui devait envahir l'Angleterre, ces gravures exhibent les violences commises par les protestants en Angleterre, aux Pays-Bas et en France. Loin d'inviter à partager le sort bienheureux des victimes, comme le faisaient les images des saints chrétiens martyrisés, les gravures de Verstegan sont un appel à la vengeance contre un ennemi cruel et barbare.

Dans sa réponse iconographique, de Bry ne montre pas les cruautés commises par les catholiques en Europe mais substitue l'Indien au protestant et convoque les violences de « par delà » pour montrer à l'Europe entière les cruautés abominables perpétrées par les Espagnols. Vraisemblablement inspirées par une série d'aquarelles qui accompagnent un manuscrit du texte de Miggrode destiné à une réédition parisienne de sa traduction (aujourd'hui conservé à la Clements Library de l'université de Michigan à Ann Arbor), les dix-sept gravures de de Bry ont eu une double circulation : comme illustrations dans les rééditions des traductions hollandaise ou française et séparément, comme images volantes, avec des légendes en allemand (ainsi à Francfort en 1599).

En 1620, à Amsterdam, Jan Cloppenburg rend explicite le parallèle implicitement suggéré par de Bry en publiant, dans un même ouvrage, deux « miroirs » des tyrannies espagnoles : *Le Miroir de la Cruelle, et horrible Tyrannie Espagnole perpétrée aux Pays Bas, par le Tyran Duc d'Albe, et aultres commandeurs par le Roy Philippe le deuxième. On a adjoinct la deuxième partie de les Tyrannies commises aux Indes Occidentales par les Espagnols*. Présenté comme « Nouvellement exorné avec taille douce en cuivre », le livre s'ouvre avec une adresse au lecteur qui trace un parallèle entre les injustes arguments utilisés par les Espagnols pour justifier leurs violences contre les Indiens, disant qu'ils étaient « Payens, idolatres, invoque[u]rs de Diables, gens inhonestes, et sans raison » et ceux brandis contre les habitants des Pays-Bas, dénoncés comme « hérétiques, Lutheriens, inobediens à leur Roy d'Espagne ». Deux séries de gravures, chacune d'entre elles étant accompagnée de huit vers, donnent à voir la leçon de cette « deuxième partie » dont l'auteur « semble être un homme saint et Catholicq » : « Je te prie, Lecteur de le lire, et relire, à fin que tu puisses fuir la Tyrannie et prendre les armes contre tels Tyrans, voulant tyranniser par tout. »

Dans la première moitié du XVII^e siècle, le texte de Las Casas fut traduit, retraduit ou réédité au service de plusieurs causes. L'œuvre fut publiée dans trois éditions vénitienues en 1626, 1630 et 1643 sous le titre de *Istoria o brevissima relatione*

delle distruzione dell'Indie Occidentali. Ces trois éditions ont le même traducteur, Giacomo Castellani, le même imprimeur, Marco Ginammi, et la même mise en page en deux colonnes, l'une pour le texte espagnol en romain, l'autre pour le texte italien en italique. L'intention est politique, mettant en accusation non seulement la cruauté des Espagnols mais aussi la responsabilité de la papauté : « Les Papes verront comment, avec l'excuse de la donation des Indes faite aux rois de Castille par leurs prédécesseurs, avec la condition de convertir les Indiens à la foi chrétienne, des milliers et millions d'âmes ont été jetées dans les abîmes de l'Enfer. » Le contexte est celui de l'antagonisme entre Venise et la papauté depuis l'Interdit de 1606 et celui des tensions diplomatiques et militaires entre la Sérénissime République et le vice-roi de Naples en 1617 et 1626.

Un autre exemple d'appropriation politique de la *Brevísima Relación* est donné par sa réédition à Barcelone en 1646. Cinq des traités de 1552 sont réunis dans un même ouvrage approuvé par un dominicain à la requête du vicaire général de l'évêché. La liste des titres donnée sur la page de titre modifie trois d'entre eux. Le mot *Castellanos* est ajouté à la formulation de 1552 pour la *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias por los Castellanos* et pour *Un tratado sobre la materia de los Indios que se han hecho esclavos por los Castellanos* et la référence au « León » est supprimée dans les *Treynta proposiciones* qui ne mentionne plus que « *los Reyes de Castilla* ». Dans le contexte de la guerre des Catalans contre Philippe IV et son ministre Olivares, commencée en 1640 avec la révolte des *segadors* et marquée par la proclamation de l'indépendance de la République de Catalogne alliée à Louis XIII, le terme *castillan* n'est plus synonyme d'*espagnol*, comme dans le titre du *Tesoro* de Covarrubias en 1611, mais il désigne, par différence, les seuls auteurs des cruautés perpétrées dans les Indes. Republié au milieu de la guerre de sièges qui oppose les insurgés catalans et leurs alliés français aux armées du roi d'Espagne, le traité de Las Casas devient ainsi une arme contre un souverain et un peuple qui menacent la Catalogne de leur tyrannie.

Dans l'Angleterre de la Révolution, la réédition du traité est, en fait, une nouvelle traduction, due à John Phillips, neveu de Milton. Elle est publiée sous un nouveau titre : *The Tears of the Indians*, peut-être inspiré par l'ouvrage de James Cranford, *The Teares of Ireland*, qui dénonçait en 1642 les massacres des protestants irlandais par les papistes. Dans la traduction de Phillips, les larmes des Indiens sont des larmes bibliques, versées pour « *the Effusion of so much Innocent Blood* ». Le texte est accompagné de quatre gravures hors-texte et il est présenté comme « *An Historical and true Account of the Cruel Massacres and Slaughters of above Twenty Millions of innocent People* ». Sa signification est triple. D'abord, louer Cromwell comme un nouveau David ou Josué destiné à extirper l'idolâtrie. Ensuite, appeler « *all true English-men* » à ne plus combattre les uns contre les autres et à s'unir contre les Espagnols dont le dessein principal a toujours été de conquérir l'Angleterre et de mettre son peuple en esclavage. Enfin, affirmer les droits de l'Angleterre sur « *the West Indies* », d'autant que l'Espagnol sera plus faible qu'il ne le semble s'il est dépouillé de ses trésors américains. Pour Phillips, le traité de Las Casas, écrit par un « *Eye-witness* », un témoin direct des massacres, montre que les Espagnols sont des barbares pires que les Turcs et les Scythes alors que les Indiens sont comme les premiers chrétiens martyrisés par les empereurs romains. Leurs âmes, privées du salut éternel, attendent celui qui les vengera et les rédimera. En ce sens, un lien puissant associe les intérêts politiques de l'Angleterre et la mission divine donnée par Dieu à son Lord Protecteur.

À la fin du XVII^e siècle, la *Brevísima Relación* reçoit une interprétation nouvelle et inattendue. Dans une édition dédiée au comte de Toulouse, bâtard légitimé de Louis XIV, et publié à Paris en 1697, le traité a un nouveau titre : *La Découverte des Indes occidentales*. Sans mention ni de destruction ni de larmes, avec le titre courant de « Voyages des Espagnols dans les Indes », orné d'un paisible frontispice montrant la rencontre civile entre Cortés et Moctezuma, le livre entre dans un nouveau genre, celui des récits de voyages, et annonce : « Vous verrez la description du plus beau, du plus riche, du plus fertile et du plus heureux Pays du monde, où Dieu a ramassé toutes les choses très nécessaires pour la conservation et pour les plaisirs de la vie ». L'éditeur est bien conscient que la narration des atrocités de Las Casas ne s'ajuste pas aisément au nouveau statut donné au texte. C'est pourquoi il indique dans l'avertissement au lecteur : « On a adouci en quelques endroits des choses qui paraissaient trop cruelles, et qui auraient pu faire de la peine aux personnes délicates. »

L'année suivante, une contrefaçon publiée à Amsterdam reproduit le texte français, avec la même dédicace et le même frontispice, sous le titre de *Relation des voyages et des découvertes que les Espagnols ont fait dans les Indes occidentales*. Tout en conservant le nouveau statut du texte (« Les pays connus de l'Amérique y sont si bien décrits qu'on ne doute pas qu'il ne se fasse lire avec plaisir »), l'éditeur hollandais remarque, toutefois, qu'« il paraîtra assez singulier qu'en France où l'on persécute depuis si longtemps on ait imprimé avec privilège un livre qui condamne si hautement la violence en matière de Religion ». Il juge donc nécessaire de ramener le texte à son origine – et aux temps contemporains – en rappelant que les raisons employées par Sepúlveda pour justifier les persécutions des Indiens sont les mêmes « dont on s'est servi dans ces derniers temps contre les protestants en France », alors que les arguments de Las Casas sont ceux-là mêmes allégués par les protestants contre « l'esprit de persécution ».

Cette édition fut traduite en 1698 à Londres. La traduction conserve quelque chose de la nouvelle perception du texte, maintenant publié ou relié avec d'« autres » relations de voyages, mais elle rappelle sur la page de titre « *the destruction of above Forty Millions of People* » et elle est illustrée par des gravures qui simplifient drastiquement celles de de Bry. Le livre est inspiré par deux intentions : exciser du texte toute apologétique catholique ; présenter Las Casas comme un défenseur de la liberté de conscience et du droit naturel à la liberté et à la propriété et comme un adversaire résolu de la persécution. Las Casas parlait le « *language of Reason and good Sense* ». Dans un temps et un pays soumis à l'Inquisition, il fut le précurseur des valeurs de la « *Glorious Revolution* » et de la philosophie de Locke. Le dominicain espagnol était en fait un Anglais qui s'ignorait.

La dernière métamorphose du texte de Las Casas qui nous a retenu est celle qui le transforme en un pamphlet soutenant la cause des Américains rebelles contre la métropole. La *Brevísima Relación* est rééditée à plusieurs reprises dans les décennies 1810 et 1820, et pour la première fois dans les Amériques. Ces nouvelles éditions (les premières en espagnol depuis 1552 si l'on met à part l'édition barcelonaise de 1646) sont publiées à Bogota en 1813, Puebla et Philadelphie en 1821, Guadalajara et Mexico en 1822. Las Casas devient alors le prophète et le saint de la liberté américaine. Dans l'édition philadelphienne et mexicaine des années 1820, le *Doctor don Servando de Mier* s'adresse ainsi aux *Americanos* : « Si vous devenez libres, comme je n'en doute pas, la première statue que vous devez ériger doit l'être au premier et plus ancien défenseur de la liberté en Amérique. C'est autour d'elle que

vous vous unirez et chanterez vos hymnes à la liberté ; aucun encens ne pourrait lui être plus agréable. » J'écrirai moi-même cette inscription : « Passant, arrête-toi ici si tu aimes la vertu : cette statue est son image. Vénère Las Casas qui fut de nos Indiens le Père ». Paradoxalement, les *criollos* descendants des conquistadors et des *encomenderos* sont mués en indigènes puisqu'il est impossible de restaurer les droits des premiers habitants. Comme les Indiens trois siècles auparavant, ils sont menacés de la guerre à mort imposée par les généraux et les soldats espagnols qui « ont répété et répètent les scènes tragiques de la Conquête ». Mais ils vaincront, car se réalisera la terrible prophétie de Las Casas à propos de la fin de l'Empire espagnol des Indes.

L'édition parisienne des *Œuvres de don Barthelemy de Las Casas*, publiée en 1822 en espagnol et en français, marque la fin de notre parcours. Elle ajoute aux « Mémoires » du dominicain une biographie de l'auteur, l'édition de manuscrits inédits et plusieurs mémoires et lettres de l'abbé Grégoire, Servando Mier, Gregorio Funes et de l'éditeur J.-A. Llorente à propos de la proposition de Las Casas quant à l'emploi d'esclaves africains dans les mines et les champs afin de soulager les souffrances des Indiens. Exprimée en 1516 dans un *Memorial de remedios para las Indias* remis au roi, cette position fit que certains des écrivains des Lumières considérèrent Las Casas comme le responsable de commerce de la traite négrière. Reprenant les arguments de l'abbé Grégoire dans son *Apologie de Las Casas* lue en 1801 à l'Institut, l'édition de Llorente rétablit la vérité historique à propos de cette position dont Las Casas se repentira dans son *Historia de las Indias* (publiée seulement en 1875-76 à Madrid). L'édition parisienne de 1822 est, tout ensemble, une réhabilitation de Las Casas, une savante entreprise éditoriale et un plaidoyer pour la cause des créoles et des indépendances « car il est aujourd'hui sans conséquence que ceux qu'il qualifie de tyrans fussent des Européens, puisque leurs descendants ont acquis le titre que don Barthélémi faisait valoir en faveur des indigènes ».

« A lincas del discuso, xibias de interioridad ». *Traduire Gracián*

Un ultime exemple de mobilité textuelle a été donné par l'étude des appropriations de l'*Oráculo Manual y Arte de Prudencia* de Gracián. Une première approche a comparé les pages de titre de la première édition en espagnol, publiée à Huesca en 1647, et de la traduction française, parue à Paris en 1684. Une triple prudence caractérise l'édition originale dont ne subsistent que deux exemplaires, le mieux connu étant celui du bibliophile et érudit Furt, conservé dans la bibliothèque de son *estancia* de Los Talas dans la pampa argentine. Les aphorismes rassemblés dans le livre sont attribués, non à Baltasar Gracián qui les a écrits, mais à Lorenzo, son frère, ce qui permettait de soustraire l'ouvrage à la censure de la Compagnie ; ils sont présentés comme « publiés » par Don Vincencio Juan de Lastanosa, un noble mécène et collectionneur de livres et de curiosités, et le livre est dédié à Don Luis de Haro, parent et successeur de Olivares. En 1684, l'ouvrage est rendu à son véritable auteur dont le nom partage la page de titre avec celui du traducteur, Amelot de la Houssaie, connu pour ses traductions de Sarpi, du *Prince* de Machiavel et de Tacite.

L'écart le plus spectaculaire est celui du titre. Celui choisi par Amelot est explicité dans l'« Épître au Roi » et la « Préface ». Le destinataire du livre est « un Homme-de-Cour, qui n'est pas d'humeur à se familiariser avec le Vulgaire. Il ne se plaît

qu'avec ses égaux ». De là, son style laconique : « Et comme d'ordinaire il ne parle qu'à demi-mot, il ne saurait s'assujettir à converser, ni avec les petites-gens, ni avec les petits-esprits, qui n'entendent ce qu'on leur dit qu'à force de paroles. » Les qualités de cet homme de cour ne sont que le reflet de la gloire de son prince. Amelot imagine donc le panégyrique qu'aurait écrit Gracián s'il avait connu Louis XIV, représenté en général romain sur le frontispice. Puisant dans le vocabulaire que le jésuite espagnol avait mobilisé pour célébrer Ferdinand d'Aragon dans son *Político* paru en 1640, Amelot attribue à son propre roi les mêmes « titres extraordinaires » qui font l'originalité de sa louange : Louis XIV est ainsi un monarque « plausible » et « grand » qui unit « la Diligence et l'Intelligence », « un Prince de todas prendas, c'est-à-dire, un Prince Universel ; un Prince incompréhensible », « un grand tout ». Amelot conclut en offrant à Sa Majesté « ce Livre, qui est un recueil des meilleures, et des plus délicates maximes de la Vie Civile et de la Vie de Cour. Il y en a même quelques-unes, où elle se verra représentée au vif. Le *Despejo*, auquel la langue Française n'a pu encore trouver de nom assez expressif, tout énigme qu'il est, n'en sera point une pour Vous, qui y reconnaîtrez d'abord, que *Gracian* a fait votre définition, en voulant faire celle d'un homme parfait ». Intraduisible, « *despejo* » est pourtant traduit au titre de la maxime CXXXVIII comme « Le Je-ne-sais-quoi » qui désigne, non pas une perfection particulière, mais l'exercice libre et dégagé de toutes les perfections. C'est avec ce mot qu'en 1634 Boscán avait rendu « *sprezzatura* » dans sa traduction castillane du *Corteggiano* de Castiglione.

Amelot n'a donc rien conservé des quatre mots du titre de Gracián. « *Oráculo* » était polysémique, désignant à la fois les réponses équivoques et ambiguës des faux dieux des païens et les personnes écoutées et respectées pour leur savoir et leur doctrine. Dans *El Político*, Gracián qualifiait, par exemple, Ferdinand d'Aragon d'« *oráculo mayor de la razón de Estado* ». Avec cette ambivalence, le terme renvoyait aux secrets réservés à ceux qui savaient les déchiffrer. D'où le paradoxe, voire l'oxymore, introduit par « *manual* ». Dans le Siècle d'or, le mot a un double sens, matériel et textuel. Il désigne, d'abord, tout ce qui peut être porté dans la main, avec facilité. C'est bien le cas du livre de Gracian publié dans le très petit format in-24 (alors que la traduction d'Amelot l'est dans un majestueux in-quarto). Le terme définit aussi le genre des anthologies et *compendia*, les livres dans lesquelles se trouve résumée une ample matière. C'est là encore une caractéristique de l'ouvrage qui rassemble trois cents aphorismes supposément extraits d'œuvres antérieures de l'auteur (mais en fait ce n'est le cas que pour quarante-cinq d'entre eux).

Arte est plus attendu, désignant à la fois la faculté qui prescrit les règles pour faire droitement les choses et le livre qui contient ces préceptes. Dans l'ouvrage, ces préceptes sont ceux de la *prudencia*. Dans sa définition canonique, la prudence est l'une des vertus cardinales qui est servante de la sagesse et l'un des moyens pour parvenir à la béatitude. Comme le souligne le Père Chenu, dans la perspective thomiste, la prudence est signe de la présence de la lumière divine en l'homme, la réfraction dans chaque comportement humain des attributs éternels de Dieu. Gracián la transforme en règles de conduite pratique destinées à éviter les pièges tendus dans un monde corrompu et pécheur, ce monde qui est un « *cero* », comme l'énonce l'aphorisme CCXI. Dans la radicale impureté du monde d'après la chute, la prudence fondée sur le jugement, la « *cordura* », est une défense nécessaire contre les dé plaisirs. Si l'*Oráculo manual* ne se sera compris que par ceux qui en perceront le « chiffre », il n'est pas destiné pour autant à un public particulier et, encore moins,

à la cour (le mot ne figure pas dans le livre). Par ailleurs, s'il s'écarte radicalement de la morale chrétienne, il n'est pas dépourvu d'un fondement ontologique qui justifie les règles du « *vivir a lo plático* » (aphorisme CXX). C'est cette précaution ou prudence que doit rechercher « *el Discreto* », l'homme « de jugement qui sait pondérer les choses et donner sa place à chacune d'elles » selon la définition du *Tesoro* de Covarrubias. Chez Gracián, cette capacité au discernement, au calcul, à l'évaluation n'est aucunement propre aux seuls courtisans. Amelot est bien conscient de l'écart entre les deux titres, mais il le justifie aisément : « Vous remarquerez, en passant, que le titre d'*Homme de Cour* s'accorde très bien avec celui de *Arte de Prudencia*, la prudence n'étant nulle part si nécessaire qu'à la Cour. »

Il est aussi très sensible aux difficultés de la traduction de Gracián : « Il ne faut pas s'étonner, si Gracián passe pour un Auteur abstrait, inintelligible, et, par conséquent, *intraduisible*. [...] Et je sais même, qu'un Savant, à qui quelqu'un de mes amis disait qu'on le traduisait, répondit, que celui-là était bien téméraire, qui osait se mêler de traduire des Œuvres que les Espagnols mêmes n'entendaient pas. » Contre cette prévention, Amelot veut démontrer que Gracián est intelligible en français, même si « notre Langue n'est pas si riche en mots, ni si amie de la métaphore et de l'hyperbole, que la Langue espagnole ». Pour Amelot, le laconisme de Gracián est parfaitement ajusté à son dessein : « Son langage, il est vrai, est une *espèce de chiffre*, mais le Bon-Entendeur le peut déchiffrer, sans avoir besoin d'aller aux Devins ». Et d'ajouter : « Gracián a affecté d'être obscur pour ne pas se populariser, ou plutôt, pour faire plaisir aux Grands, comme Aristote, qui écrivit obscurément, pour contenter son disciple, qui ne pouvait souffrir que personne en sût autant que lui. Ainsi, quoique les Œuvres de Gracián soient imprimées, elles n'en sont pas plus communes, car en les achetant l'on n'achète pas le moyen de les entendre. » Le « style coupé et énigmatique » de Gracián est une défense contre les lecteurs frustes et ignorants, incapables de saisir la signification du texte. Amelot reprend ici, presque mot pour mot, l'adresse « Aux lecteurs » du *Discreto*, publié par « Lorenzo » Gracián en 1646, où se trouvent déjà liés la sublimité des choses et la manière mystérieuse de les dire, le refus d'une « vulgarisation » des règles de la prudence et le style énigmatique qui ne sera compris que par le lecteur avisé. Pour qualifier l'écriture de Gracián, ce texte de 1646 risquait l'expression de « *arcanidad del estilo* ».

Intraduisible mais traduit, c'est dans le texte français d'Amelot, huit fois réédité entre 1685 et 1725, que l'*Oráculo manual* va circuler dans toute l'Europe. Une seule traduction l'avait précédé, publiée à Parme en 1670 et rééditée à Venise en 1679 avec un titre, fidèle à l'original, de *Orácolo manuale e arte de prudenza*. Toutes les autres traductions (anglaise en 1685, allemande en 1686, néerlandaise en 1696, une seconde traduction italienne en 1698, en latin en 1731) reprennent le contenu du livre d'Amelot et ses additions au texte espagnol : à savoir, les « Notes » (en fait, des extraits de deux autres livres de Gracián, *El Héroe* de 1637 et *El Discreto* de 1646), la numérotation des trois cents maximes (totalement absente du texte espagnol), les titres détachés en italiques (souvent la première phrase de l'aphorisme ou quelques mots de celle-ci) et un ensemble d'instruments bibliographiques destinés à faciliter l'utilisation de l'ouvrage, ainsi, la « Table des Maximes », les « Chapitres du Héros et du Discret de Gracián mis en extrait et en notes, ou tout entiers, à la fin de quelques-unes de ces Maximes », une « Récapitulation des Préceptes contenus dans les trois cent Maximes de ce Livre » (distribués entre trente entrées rangées par ordre alphabétique, d'« Admiration » à

« Vérité ») et les « Maximes particulières de quelques grands Princes et Grands, soit anciens, soit modernes » (avec pour les premiers des citations d'Alexandre, César et d'empereurs romains et pour les seconds, des rois d'Espagne, de France, de Hongrie et du Portugal et seulement trois hommes d'Église, deux cardinaux et le pape Alexandre VI).

Les traductions acceptent la « curialisation » du texte opérée par Amelot. Les traductions allemande et néerlandaise conservent le titre français, « L'Homme de Cour », comme premiers mots de leur propre titre ; la traduction anglaise tente une alliance entre l'original et le français avec la formule *The Courtier's Oracle, or, The Art of Prudence*, et l'italienne de 1698 traduit directement le titre et se donne comme *L'Uomo di Corte*. Est ainsi établie pour toute l'Europe la signification curiale du livre (mais pas pour ses rééditions en espagnol de 1653, 1657 ou 1659 qui demeurent fidèles à la première édition, sans numérotation, sans titre des aphorismes, sans notes ou tables, sans référence à la cour). Un exemplaire de l'édition en espagnol publiée à Amsterdam en 1659 et conservé à l'université de Pennsylvanie montre les efforts de son possesseur pour introduire à la plume les repères nécessaires à un usage thématique de l'ouvrage : ainsi, les soulignements de certains mots ou phrases, les références à des auteurs latins ou l'introduction de rubriques marginales, propres à la technique des lieux communs : « *sindéresis* », « *cortesía* », « *amigos* », « *ideales Varones* ». Mais hors de ces éditions, les lecteurs européens de la première modernité ont lu Gracián dans la traduction d'Amelot ou les traductions de celle-ci. Norbert Elias est l'héritier de cette tradition qui lui fait désigner, dans une note de son grand livre de 1939 *Über den Prozess der Zivilisation*, l'*Oráculo manual* comme « le premier manuel de la psychologie de cour ».

Une analyse comparée de l'original et de la traduction de certains aphorismes devenus maximes a permis de mesurer les difficultés affrontées par Amelot et les distorsions qu'il a imposées au texte de Gracián. Ainsi, comme cas exemplaire, la maxime XCVIII, dont le titre « Dissimuler » traduit les premiers mots de l'aphorisme, « *Cifrar la voluntad* » (retenue aussi par Sylvia Roubaud dans une récente édition du texte, donnée sous le titre équivoque de « Baltasar Gracián, *L'Homme de cour* »). D'emblée, Amelot affaiblit la métaphore scripturaire qui établit une homologie entre la conduite et une « écriture énigmatique », soustraite au déchiffrement immédiat (ce qui est la définition de *cifra* dans le *Tesoro* de Covarrubias en 1611). Il traduit ensuite *ánimo* par « esprit » et « *el más plático saber* » par « la science du plus grand usage », ce qui fige dans un corps de règles à suivre l'exercice en acte de la dissimulation. Alors que le mot a acquis un sens négatif (dans le *Tesoro* de Covarrubias, le « *disimulado* » est « le méchant qui cache sa malice »), Gracián transforme en une protection légitime et nécessaire un comportement souvent réprouvé et condamnable. L'inversion est donnée par une double opposition lexicale (et euphonique) : « *compita la detención del recatado, con la atención del avertido* » (que combatte la retenue du prudent la curiosité de l'avisé). Amelot simplifie la formulation et la rend plus abstraite : « Que la circonspection combatte contre la curiosité ». Vient ensuite pour le traducteur la plus grande difficulté de cette même phrase, avec la double et elliptique métaphore inventée par Gracián : « *a lincas del discurso, xibias de interioridad* ». Décontenancé par ces lynx et ces seiches, Amelot, cette fois-ci, allonge le texte et substitue une image végétale à l'étrange bestiaire de Gracián : « À ces gens qui épluchent de si près les paroles, couvre ton cœur d'une haie de défiance et de réserve. » Le style coupé et laconique du jésuite supposait la

collaboration du lecteur avisé, capable de déployer les significations implicites des six mots de la métaphore : aux yeux de lynx qui tentent de percer le secret du discours doit être dissimulée la volonté comme l'est la seiche grâce à ses jets d'encre. Sont opposés ainsi le lynx et la seiche, les yeux qui percent et l'encre qui dissimule, et le *discurso* (défini par Covarrubias comme « la manière de procéder en traitant un point ou une matière, avec différents buts et concepts » et dont l'un des sens dans le *Diccionario de la Real Academia* en 1732 est « *plática o conversación* ») et la *interioridad* (le mot, absent du *Tesoro*, est défini par le dictionnaire de l'Académie comme « l'espace ou la chose intérieure, ou le fait même de tenir certaines choses secrètes et cachées »). Les deux textes se rejoignent toutefois dans la dernière phrase de l'aphorisme, traduite, elle, sans écart : « Qu'ils ne connaissent jamais ton goût, de peur qu'ils ne préviennent, ou par la contradiction, ou par la louange. »

Une même attention aux écarts de traduction a guidé les commentaires des maximes CXX « *Vivir a lo plático / S'accommoder au temps* » et CCXCI « *Saber hazer la tentativa / Savoir faire une tentative* », dans lesquelles le lexique du discernement et de la praxis est remplacé par celui de la retraite et de la sagesse, ainsi que la maxime LXIX « *No rendirse a un vulgar humor / Ne point donner dans l'humeur vulgaire* » où la tension entre l'impétuosité de la « *destemplança civil* », le « débordement civil », et la composition des attitudes, doit trouver, chez Gracián, « *el fiel de la sindéresis entre el natural y el arte* » (et, dans la traduction intellectualisée d'Amelot, « l'équilibre de la raison entre la Nature et l'Art »).

Le cours s'est achevé avec le processus de « décurialisation » de l'*Oráculo manual* qui caractérise les retraductions du texte. C'est le cas en Angleterre avec la seconde traduction du texte, due à John Savage, parue en 1702. Elle universalise la destination de l'œuvre en lui donnant pour titre *The Art of Prudence, Or, A Companion for a Man of Sense* et elle revendique son retour à l'original espagnol : « *now made English from the best Edition of the Original* ». Le bon sens auquel s'adresse le livre n'exclut que les « *Blockheads, Mechanicks, and perverse Tempers* », les sots, les travailleurs manuels et les esprits obtus. La « décurialisation » marque, également, la nouvelle traduction en français due au jésuite François de Courbeville et publiée en 1730. Son titre efface toute référence à l'homme de cour : *Maximes de Baltazar Gracien [sic] traduites de l'Espagnol*, et plaide pour l'utilité universelle du livre : « En vérité il n'était point permis d'attribuer aux seuls gens de Cour l'usage d'un livre utile en général à tous ceux qui ont assez d'intelligence pour en profiter, de quelque condition qu'ils soient. » D'ailleurs, le terme « homme de cour » ne se trouve pas dans le titre de Gracián « plutôt que l'homme de Guerre en particulier, ou l'homme de Robe, ou l'homme d'Affaires, ou l'homme d'Église, etc. Car la *Prudence* n'est-elle pas également nécessaire dans ces divers États ? ». De plus, pour Courbeville, l'homme de cour n'est pas un honnête homme. Sa dissimulation, sa fausseté, ses artifices sont bien éloignés de la « vertu éclairée et prudente, qui ne soit point dupe de l'imposture, ni de la surprise » telle que la recherche Gracián. À nouveau titre et nouveau public, nouvelle traduction. Celle-ci est rendue nécessaire par les obscurités, les omissions et les étrangetés de celle d'Amelot. Elle en différera « presque du tout au tout » affirme Courbeville. Dit-il vrai ? Par exemple, qu'a-t-il fait des lynx et de la seiche de la maxime XCVIII ? Sa traduction est la suivante : « Que la réserve de l'homme prudent le dispute à l'attention de celui qui l'étudie, qu'aux yeux des lynx, on oppose un triple voile sur son cœur ». Décidément, il n'était pas aisé de traduire Gracián.

Séminaire : Les matérialités des textes. Écrire et publier dans l'Europe moderne (xv^e-xviii^e siècle)

Mettant à profit des ouvrages récents et des recherches nouvelles, les séances du séminaire ont été consacrées aux différents temps, opérations et acteurs de la publication des textes^b.

Copier. La traduction du livre de Luciano Canfora, *Le copiste comme auteur*, a permis de souligner le rôle décisif de la copie des textes dans un double processus. D'une part, la transmission des œuvres antiques, d'autre part l'établissement des textes qui, aux xvi^e et xvii^e siècles, sont soumis aux censeurs avant de pouvoir être imprimés. Dans le premier cas, le travail des copistes a dessiné les contours du corpus des textes qui ont survécu (et par conséquence celui aussi des œuvres perdues, connues seulement par leurs titres ou des citations) en même temps qu'il fixait les variantes des textes proposées à la sagacité des philologues de la Renaissance. Dans le second cas, la mise au propre des manuscrits d'auteurs constitue une intervention essentielle sur les œuvres et, aussi, une des principales raisons de la disparition des textes autographes avant le xviii^e siècle. Dans l'Espagne du Siècle d'or, par exemple, les manuscrits des auteurs n'étaient jamais utilisés par les typographes qui composaient avec les caractères mobiles les pages du livre à venir. La copie qu'ils utilisaient était le texte mis au propre par un scribe professionnel qui avait été envoyé au Conseil du Roi pour recevoir les approbations des censeurs puis la permission d'imprimer et le privilège du souverain. Rendu à l'auteur, c'est ce manuscrit qui était remis au libraire-éditeur, puis au maître imprimeur et à ses ouvriers. Un premier écart sépare donc le texte tel que l'a rédigé l'écrivain de la *copia en limpio*, ou « original », établie par un copiste. Celui-ci impose au texte des normes absentes des manuscrits d'auteur, qui n'observent aucune régularité graphique et ignorent quasiment la ponctuation, tandis que les « originaux » (qui, de fait, ne le sont pas) devaient assurer une meilleure lisibilité du texte soumis à l'examen des censeurs. Du coup, le manuscrit de l'auteur perd toute importance, du moins jusqu'au moment où le « sacre de l'écrivain » transformera en précieux documents, ou reliques, les traces de son écriture.

Approuver. Le rôle des censeurs, lecteurs des copies au propre des œuvres soumises à leur jugement, et les mécanismes de la censure préalable ont fait l'objet d'une autre analyse, nourrie par la publication récente du livre de Fernando Bouza, « *Dásele licencia y privilegio* ». *Don Quijote y la aprobación de los libros en el Siglo de Oro*. À partir de la découverte de l'approbation de *Don Quichotte* en 1604 par le chroniqueur royal Antonio de Herrera (un document absent de l'édition de 1605, contrairement aux règlements et aux usages), Fernando Bouza a pu suivre le travail des censeurs espagnols, qui ne se limite pas à l'acceptation ou au refus d'une permission d'imprimer. Comme leurs confrères portugais ou français du xviii^e siècle, ils considèrent parfois leur intervention sur les textes eux-mêmes comme une manière de les améliorer, dans la forme ou l'argumentation, ou comme une condition qui en permettra l'impression. Premiers lecteurs des œuvres, les censeurs en sont aussi, parfois, d'anonymes co-auteurs et, toujours, leurs commentateurs dans les *aprobaciones* qui sont publiées dans les livres eux-mêmes. La brève approbation de Herrera, qui indique que l'œuvre de Cervantès sera un livre « *de gusto y entretenimiento al pueblo* », tout comme les trois

b. Les enregistrements audio des séminaires sont disponibles sur le site Internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/roger-chartier/seminar-2012-2013.htm> [Ndlr].

approbations présentes dans la seconde partie du *Quichotte* en 1615, qui ont la forme d'une louange de l'auteur, illustrent bien cette fonction « critique » de la censure d'Ancien Régime.

Composer. Copié au propre, ayant reçu licence et privilège, le texte entre ensuite dans l'atelier typographique où il est soumis aux décisions du libraire-éditeur, aux interventions des correcteurs qui établissent la copie d'imprimerie et aux habitudes des compositeurs. En croisant bibliographie matérielle et histoire sociale, l'attention a été mise sur ces derniers, privilégiant les nécessités et contraintes de leurs tâches (particulièrement dans le cas de la composition par formes qui suppose un calibrage préalable de la copie), leurs pratiques de sociabilité, confréries et chapelles, leur rapport à l'écrit (y compris dans leurs revendications ou grèves contre les maîtres) et, au XVI^e siècle, leurs préférences religieuses.

Publier. Étudier les préliminaires des livres est une bonne façon de saisir comment se trouvent inscrites dans les éditions imprimées les multiples relations qui en gouvernent la publication. D'abord, à l'évidence, celle que l'auteur établit avec ses protecteurs ou ses lecteurs grâce à la dédicace et au prologue. Mais, au-delà de ce rapport qui a focalisé l'attention, il est aussi d'autres relations mises en texte dans les préliminaires : entre le monarque et l'auteur à qui il accorde un privilège, entre les censeurs et les autorités qui les ont chargés d'examiner l'ouvrage, entre le roi, son conseil ou ses ministres et tous ceux (libraires, juges, officiers) qui doivent respecter ou faire appliquer les règlements de la police du livre. En ce sens, les préliminaires d'un livre ancien énoncent et articulent un ensemble complexe de relations de pouvoir qui déborde de beaucoup les seules stratégies déployées par les auteurs et les éditeurs en direction des lecteurs. Les préliminaires des deux parties de *Don Quichotte*, en 1605 et 1615, sans oublier ceux de la continuation apocryphe d'Avellaneda en 1614, montrent que ces relations comptent plus que l'appartenance à tel ou tel genre de chacun des éléments qui composent les préliminaires.

Ces relations, qui font système, sont de plusieurs ordres. À l'intérieur d'un même livre, elles s'organisent à partir des rapports existant entre différents registres de textes, apparemment tout à fait hétérogènes (juridique, administratif, encomiastique, performatif, biographique, etc.). Les relations concernent également les préliminaires des différentes parties d'une même œuvre (par exemple les deux parties de *Don Quichotte*), ceux des différentes œuvres d'un même auteur, ou encore ceux des œuvres de différents auteurs (ainsi dans le cas des deux continuations de *Don Quichotte*). L'interprétation de chaque élément de chacun de ces préliminaires dépend donc étroitement de tous les autres.

Une séance du séminaire a été consacrée à une conférence de Daniel Fabre (EHESS) intitulée « Le paradigme du dernier. Littérature, philosophie et ethnologie » dans laquelle il a suivi la transmission du motif du « dernier » survivant d'un peuple ou d'une langue depuis son apparition dans les *Lettres persanes* jusqu'à l'anthropologie et les fictions contemporaines.

PUBLICATIONS

Ouvrages

Chartier R., *Autoria e história da ciência*, Azougue, Rio de Janeiro, 2012.

Chartier R., *Cardenio entre Cervantes e Shakespeare. História de uma peça perdida*, Civilização Brasileira, Rio de Janeiro, 2012.

Chartier R., *Cardenio entre Cervantes y Shakespeare. Historia de una obra perdida*, Gedisa, Barcelone, 2012.

Chartier R., *O que é um autor ? Revisão de uma genealogia*, EdUFSCar, São Carlos, 2012.

Chartier R., Bourdieu P., *Le sociologue et l'historien*, Peking University Press, Pékin, 2012 (en chinois).

Chartier R., *Cardenio between Cervantes and Shakespeare. The Story of a Lost Play*, Polity Press, Cambridge, 2013.

Contributions à des volumes collectifs

Chartier R., « El nacimiento del lector moderno. Lectura, curiosidad, ociosidad, rareza », in Jarauta F. (ed.), *Historia y formas de la curiosidad*, Cuadernos de la Fundación Botín, Santander, 2012, pp. 183-210.

Chartier R., « *Cardenio* without Shakespeare », in Carnegie D., et and Taylor G. (ed.), *The Quest for Cardenio. Shakespeare, Fletcher, Cervantes, and the Lost Play*, Oxford University Press, Oxford, 2012, pp. 309-317.

Chartier R., « Michel de Certeau et lo cotidiano : estrategias y tácticas », in Peña M. (ed.), *La vida cotidiana en el mundo hispánico (siglos XVI-XVIII)*, Abada Editores, Madrid, 2012, pp. 21-27.

Chartier R., « Como ler um texto que não existe ? *Cardenio* entre Cervantes e Shakespeare », in Furqim Werneck Lima E. (ed.), *Arquitetura, Teatro e Cultura. Revisitando espaços, cidades e dramaturgos do século XVII*, Contra Capa, Rio de Janeiro, 2012, pp. 159-176.

Chartier R., « Pour un usage libre et respectueux de Norbert Elias », in Deluermoz Q. (ed.), *Norbert Elias*, Perrin, Paris, 2012, pp. 71-104.

Chartier R., et Stallybrass P., « What Is a Book ? », in Fraistat N., et Flanders J. (ed.), *The Cambridge Companion to Textual Scholarship*, Cambridge University Press, Cambridge, 2013, pp. 188-204.

Chartier R., « Leggere. I modi insospettabili per entrare in un libro. Ordine del discorso, ordine dei libri e modi di leggere », in *Una passione costante. Trent'anni di Scuola per Librai Umberto e Elisabetta Mauri (1983-2013)*, UEM, Milan, 2013, pp. 343-362.

Chartier R., « Pouvoirs de l'écrit et manières de lire », in Jeanneret M., Ducimetière N., Hayaert V. et Sucié R. (ed.), *Le lecteur à l'œuvre*, Fondation Martin Bodmer, Genève, 2013, pp. 5-15.

Articles

Chartier R., « Das Phantom *Cardenio* », *Zeitschrift für Ideengeschichte*, Heft VI/4 2012, p. 62-81.

Chartier R., « Le passé au présent : histoire, mémoire, fiction », *Nichifutsu Bunka. Revue de collaboration culturelle franco-japonaise*, 81, 2012, p. 65-82.

Chartier R., « Qu'est-ce qu'un livre ? Métaphores anciennes, concepts des Lumières et réalités numériques », *Le français aujourd'hui*, 178, 2012, p. 11-26.

Chartier R., « L'écrit à l'ère du numérique », *Cahiers français*, 372, 2013, p. 66-70.

CONFÉRENCES ET COMMUNICATIONS

[Les titres des conférences, communications et cours sont donnés dans la langue dans laquelle elles ont été prononcées]

Conférences prononcées à l'étranger

- « Do livro á tela : ruptura ou continuidade ? », Primavera do livro, Rio de Janeiro, 27 septembre 2012.
- « Don Quijote y los títeres de Lisboa (1733) », Universidad de Alcalá de Henares, 8 octobre 2012.
- « Los viajes de Cardenio », Círculo de Bellas Artes, Madrid, 9 octobre 2012.
- « Los tiempos de Cardenio », Institut français, Barcelone, 10 octobre 2012.
- « When and Why Do Literary Manuscripts Survive ? », Radcliffe College and Harvard University, 18 octobre 2012.
- « Prácticas y representaciones », Universidad de Chile, Santiago de Chile, 5 décembre 2012.
- « Literary Manuscripts, Literary Biographies », Beinecke Library, Yale University, 6 février 2013.
- « Translations and Translators in Early Modern Europe », Yale University, 7 février 2013.
- « Linceos del discurso, xibias de interioridad. Traducir a Gracián », University of Princeton, 20 février 2013.
- « The Seven Lives of Las Casas' *Destrucción de las Indias* (1552-1822) », Philadelphie, Material Text Seminar, University of Pennsylvania, 25 février 2013.
- « The Birth of Authorship », Baltimore, Johns Hopkins University, 14 mars 2013.
- « The Birth of the Author in the Eighteenth century », Binder Lecture, San Diego, University of California at San Diego, 9 avril 2013.
- « Cultural History Today », San Diego, University of California at San Diego, 10 avril 2013.
- « Literary Criticism and Textual Criticism Today », San Diego, University of California at San Diego, 11 avril 2013.
- « A quoi pensent les historiens ? », Nantes, Institut d'Etudes Avancées, 6 mai 2013.
- « History, Space, Time », Université d'Athènes, 28 mai 2013.
- « Le passé au présent. Ecouter les morts avec les yeux », Athènes, Megaron, 28 mai 2013.
- « Pouvoirs de l'écrit et manières de lire », Université de Genève, 30 mai 2013.
- « The Invention of 'Literature' », Université de Lund, 4 juin 2013.

Colloques internationaux

- « Obras, textos, leituras », *Globalização da cultura*, Universidade de Campinas. / Universidade de São Paulo, São Paulo, 24 août 2012.
- « Don Quijote e os bonecos do Teatro do Bairro Alto (Lisboa, 1733) », *Arquitectura, teatro e dramaturgos*, UNIRIO, Rio de Janeiro, 30 août 2012.
- « Guillén de Castro reescribe Cervantes. Don Quijote y Cardenio sobre las tablas », *Congreso del SEMYR*, Universitat Autònoma de Barcelona, Barcelone, 7 septembre 2012.

- « História, discurso e autoria na obra de Foucault », *Colóquio internacional de Análise do discurso*, Universidade de São Carlos, São Carlos, 24 septembre 2012.
- « La construcción cultural de lo social. El proceso de civilización : Elias, Amelot, Gracián », *Educación los sentimientos y las costumbres*, Universidad Internacional Menéndez Pelayo, Valencia, 29 octubre 2012.
- « Leer la lectura », *Lecturas y libros para niños*, Santiago du Chile, Ministerio de la Educación / Universidad Diego Portales, 6 décembre 2012.
- « Exemplarity of the *Novelas ejemplares*. Historians' Readings », *Thinking with Cervantes. Exemplarity and the Potential to Be Otherwise*, University of Pennsylvania, Philadelphie, 16 février 2013.
- « Matérialité de l'écrit et attentes de lecture. Concordances et discordances », *Textes, formes, lectures en Europe (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Université du Mans, Le Mans, 22 mai 2013.
- « Myth and Ghost. Cardenio Again », *Shakespeare and Myth*, Congrès de la European Shakespeare Research Association, Montpellier, 26 juin 2013.
- « Ler a leitura », *Seminário Internacional sobre História do ensino da leitura e escrita*, Universidad Federal do Minas Gerais, Belo Horizonte, 11 juillet 2013.
- « Geographies of the Book, Geographies in the Book », *Congress of the History Society for Authorship, Reading and Publishing*, University of Pennsylvania, Philadelphie, 17 juillet 2013.

Autres activités

- « Os estudos culturais : temas, métodos, exemplos », 5 séminaires au SESC (Serviço Social de Comércio), São Paulo, 18-22 septembre 2012.
- « Introduction to Print Cultures », 10 classes (pour les « undergraduate students ») avec Peter Stallybrass, University of Pennsylvania, Philadelphie.
- « Cultural History, Cultural Theory », 10 classes (pour les « graduate students »), University of Pennsylvania, Philadelphie.
- « Littérature et culture écrite : 1. Composer, 2. Représenter, 3. Traduire », Trois Grandes Conférences Paul Zumthor, Université de Montréal, Montréal, 13-17 mai 2013.